

Le paradoxe, un tremplin existentiel

Brigitte CHAUVIN

Le paradoxe est le fil conducteur de mon propos. Paradoxe entre deux métiers, mathématicienne et psychanalyste : mathématicienne, cela implique rigueur, logique, rationalité *et* aussi doute, investigation, exploration et esthétique ; thérapeute, cela implique émotion, irrationalité, créativité, *et* aussi découvertes, doute, investigation, exploration et esthétique. C'est donc dans cet espace, cet *entre-deux*, symbolisé par ce séminaire d'été, que je me place. Le paradoxe s'y trouve.

Une problématique

En mathématiques, *in fine*, le doute n'existe pas : une proposition est vraie ou fausse, pas entre les deux. La vérité s'appuie sur des axiomes et sur un système de raisonnement rigoureux. La causalité est claire, c'est l'unique ressort des démonstrations, qui sont l'essence du travail du mathématicien. Rien de tout cela en psychanalyse, et pourtant, et même peut-être à cause de cette différence de mondes, n'y a-t-il pas là une richesse ? D'où la problématique suivante, illustrée par des lectures et des tableaux : *là où il y a paradoxe, les enjeux existentiels affleurent et par conséquent la levée du paradoxe révèle un potentiel gigantesque d'avancées, qu'elles soient thérapeutiques ou personnelles*. Sous une forme légèrement différente, cette problématique peut se dire : à l'endroit du paradoxe prennent naissance, pour peu qu'on aille les chercher :

- les enjeux existentiels,
- les parties créatives (obligatoires pour sortir du paradoxe),
- les élaborations psychiques.

Les illustrations seront prises dans le couple et la famille pour la part individuelle, dans la sociologie politique pour la part collective.

Quelques repères

Le sens du mot paradoxe est : *une proposition, une situation ou un raisonnement qui semble contenir une contradiction*. Il a quelques voisins ou cousins, dans des registres différents : dans le registre du concret, des faits, on parle effectivement de *contradiction* ; dans le registre du langage, on parlera d'*oxymore* ; dans le registre philosophique ou en politique, on parlera de *dialectique* ; en psychanalyse, on dit *ambivalence* ; et le paradoxe se situe sur un versant existentiel de la psychanalyse. D'où la notion de *contre-paradoxe*, que nous développerons dans la même acception que la notion d'objet contra-phobique.

Quelques citations pour introduire le propos :

“Le malentendu est ce qui permet de parler” (Laurie Laufer, psychanalyste)

“Le lien se manifeste quand il risque de faire défaut” (Alberto Eiguier)

Une application thérapeutique de ce principe est proposée par Irvin Yalom dans *L'art de la thérapie* : il demande à son patient d'imaginer une conversation dans laquelle l'autre, le partenaire, met fin à la relation. Dynamique, sans aucun doute !

“Ce qui peut arriver de mieux à un être humain, ce sont les dégâts de son existence” (Jacques Lacan)

“Pour gagner des gens d'esprit à une proposition, il suffit parfois de la présenter sous la forme d'un paradoxe monstrueux” (Friedrich Nietzsche, dans *Humain trop humain*)

Apparaît ici la séduction du paradoxe, la manipulation effectuée en fabriquant du paradoxe. Cette communication en fait-elle partie ? L'impact, y compris dans l'horreur, peut s'illustrer par le mot d'ordre nazi en 1933 (cité par Karl Kraus) : “Deutschland erwache, Juda verrecke” c'est-à-dire “Allemagne réveille-toi, Juiverie crève”.

Enfin, deux courtes et profondes paroles anciennes viennent de Lao Tseu (dans le *Tao*) : “Les paroles vraies semblent paradoxales” et d’Héraclite (philosophe grec, VI^{ème} siècle avant JC) : “Si tu n’espères pas, tu ne peux recevoir l’inespéré” qui est en lien avec la créativité, la beauté seconde dont parle la sophia-analyse.

En sociologie, en politique

Une première illustration vient d’Elsa Dorlin : à l’époque coloniale (sans parler de ce qu’il en reste de nos jours), les noirs ou les arabes sont décrits comme à la fois efféminés, lâches, ils sont infantilisés (“ya bon Banania”) et simultanément bestialisés, reconnus pour leur force physique, leurs performances sexuelles.

Il existe donc un double mouvement, un processus paradoxal. Quel en est le fond, l’intérêt pour le colonisateur blanc ? La réponse proposée par Elsa Dorlin est : essentiellement de produire une “norme” de la masculinité blanche, qui n’est rien de tout cela et qui se pose en vertu. Le paradoxe révèle ainsi le ressort de ces assignations, car il s’agit bien de cela, que l’on retrouve dans les problématiques de genre : c’est le rapport de pouvoir qui s’exprime, c’est l’*oppression* qui guide le racisme.

Une seconde illustration se situe dans la notion de *désobéissance civile*, étudiée dans le livre d’Albert Ogien et Sandra Laugier *Pourquoi désobéir en démocratie ?* Dans ce qui suit, il peut être amusant de remplacer le mot *démocratie* par *couple* ou *famille*. La désobéissance civile, c’est, pour un citoyen en démocratie, l’acte de refuser de façon non violente, collective et publique de remplir une obligation légale, parce qu’il la juge indigne ou illégitime. Ce type d’action est paradoxal : je suis citoyen d’un régime démocratique, je respecte les droits et devoirs du citoyen et je me mets hors la loi par l’acte de désobéir. Un exemple d’actualité : les instituteurs qui ont refusé de remplir les “bases élèves” et ont détruit les données déjà collectées, pour ne pas ficher les enfants dès leur plus jeune âge. Ce type d’acte a un sens politique. La désobéissance est un acte de *liberté*, un acte dangereux, elle interroge le sens du consentement donné par le citoyen à son régime politique. Il y a là une richesse, une instabilité, un mouvement.

Dans le film *Un air de famille*, l’attitude de Philippe par rapport à son chef, et dont Betty s’étonne, est à première vue paradoxale. Elle révèle le rapport de pouvoir, le fait que Philippe est prisonnier du système, n’exerce pas sa liberté, alors que Betty l’exerce. Pour Betty, il y a un autre paradoxe à souligner et à lever : son attitude de désobéissance face au pouvoir de son chef est certes un acte de liberté. Néanmoins Betty est prisonnière, elle aussi, de son système familial avant qu’elle n’entreprenne un cheminement de prise de conscience et de maturation. Elle est enfermée dans son rôle d’éternelle rebelle qui s’oppose en apparence aux valeurs du système et à celles de sa famille, dans une adolescence prolongée qui n’en finit pas, et cela ne la rend pas libre de prendre une réelle autonomie, un véritable pouvoir sur sa vie, une liberté de pouvoir *être* qui elle veut vraiment, une liberté de pouvoir aimer.

D’où la question (existentielle) : la liberté est-elle une valeur supérieure à l’institution ? Et notre première observation : *Le paradoxe conduit à l’existentiel et à l’essentiel.*

Des mécanismes analogues se jouent au niveau individuel. Le citoyen, c’est maintenant l’individu ; l’institution, la démocratie, ce sont maintenant la famille et le mythe familial.

Paradoxe et mythe familial

On ne peut quitter Roland Barthes (dans *Mythologies*) ou Robert Neuberger (dans *Le mythe familial*) sans réaliser que le mythe en général et le mythe familial en particulier entretiennent un monde sans paradoxe. Autrement dit, le mythe est un contre-paradoxe. Le mythe a un caractère impératif, interpellatoire, c’est *moi* qu’il vient chercher. Le dessein du mythe est d’immobiliser le monde. Le mythe renvoie l’individu à ce prototype immobile qui vit

à sa place, qui l'étouffe à la façon d'un immense parasite interne. Le mythe trace à l'activité de l'individu les limites étroites où il lui est permis de souffrir sans bouger le monde, sans *désobéir* (rappelons-nous Ogien/Laugier), sans inventer. Il organise un monde sans paradoxe, sans contradiction.

Ne négligeons pas néanmoins l'aspect protecteur du mythe, à l'image du corset. Le corset immobilise, enferme, comprime et soutient aussi.

Le mythe fait passer une contingence, un événement de vie pour une création de la nature (cela va de soi) et pour une éternité.

Les deux tableaux d'Egon Schiele ci-dessous sont respectivement exposés au musée du Belvédère, à Vienne et au musée Léopold, à Vienne. On peut les voir avec leurs couleurs à l'adresse suivante : <http://www.eternels-eclairs.fr/tableaux-schiele.php>. Le premier tableau, de 1918, intitulé *La famille*, véhicule une image triste, déprimante, toxique et illustre l'éternité dont il est question plus haut.



Nous sommes dans l'illusion de la famille. En effet, que veut transmettre le peintre ? Evidemment quelque chose de plus fondamental, de plus existentiel. Il est temps de secouer le paradoxe, puisque : *le paradoxe a l'air de conduire à l'existentiel et à l'essentiel.*

Le second tableau, de 1910, intitulé *Mère morte*, illustre terriblement le concept de la *mère morte* d'André Green.



Nous sommes dans le paradoxe le plus extrême entre la mort qui a envahi la mère et la vie du bébé. En regardant bien, nous pouvons sentir une très grande douceur, beaucoup d'amour dans cette mère enveloppante. Ce tableau révèle l'angoisse de mort comme enjeu existentiel, mise en évidence par le choc du paradoxe. Rappelons-nous ce que disait Nietzsche, "Pour gagner des gens d'esprit à une proposition, il suffit parfois de la présenter sous la forme d'un paradoxe monstrueux". Et c'est avec Irvin Yalom que nous pouvons accéder à la part existentielle issue de ce choc : la mort enrichit la vie ; la confrontation à la mort fait atteindre un stade supérieur de maturité.

Puisqu'il est question d'âges, écoutons cette scénette racontée par Robert Neuburger : "Un adolescent va mal. Sa mère est très inquiète, elle s'occupe beaucoup de lui. Le père ne se sent plus reconnu et s'éloigne. Le couple va mal. L'adolescent est inquiet. L'adolescent va mal. Da capo".

On peut sentir à travers ces lignes que le paradoxe dérange, perturbe, fait souffrir, rend fou, mais au prix de la sortie du cadre il indique une voie vers la liberté, vers un enjeu existentiel.

Le paradoxe révèle le mythe

Une communication de Romain Giffard (revue Psychotropes, 2004/1, Vol 10, cairn.info), étudiant en psychologie à Paris 8, basée sur le travail de Robert Neuburger, concerne aussi des adolescents.

Des entretiens avec des familles de jeunes toxicomanes étayent la thèse selon laquelle le toxicomane est souvent issu d'une famille "sans histoire". Il existe de nombreux blancs dans les récits des ancêtres, et une interdiction d'aller chercher des informations, qui signent une non-élaboration de l'histoire familiale. Le toxicomane, en attaquant le mythe, permet la symbolisation de certains événements cachés. Ce genre de mythe familial est souvent associé à la solidarité, l'altruisme, la cohésion familiale, le "On se dit tout". Le *choc* de l'enfant non idéal dans ce type de famille se double lors de l'annonce de la toxicomanie d'un autre paradoxe : le parent est davantage catastrophé que l'enfant ait caché la toxicomanie, que par la toxicomanie elle-même. Ainsi, c'est ce paradoxe qui révèle le mythe, le mythe du "On se dit tout", le mythe de vérité. La famille est alors secouée, et pour aider vraiment l'enfant, elle devra aller visiter les enjeux existentiels, dans une thérapie familiale par exemple. En résumé, le "vilain petit canard" interroge les liens d'amour.

En thérapie familiale, le paradoxe est le signe d'un rapport à l'impossible ; qui apparaît dans la dynamique du changement qui est alors à l'œuvre. Dans les thérapies familiales, Jean-Georges Lemaire relate que la famille ou le couple demande de l'aide tout en résistant au changement, là se trouve le paradoxe. C'est parce que la famille ou le couple résiste à la découverte des dysfonctionnements qui la blessent ou la mettent en cause.

Ces moments sont des indices précieux en thérapie : l'écoute flottante va permettre de déceler le *moment* pertinent pour proposer une interprétation. En effet, le thérapeute identifie un moment où apparaissent des signifiants porteurs de sens contradictoires ; par exemple une expression verbale accompagnée d'expressions non verbales contestant ou contredisant la première. Ou bien en thérapie de couple, A attaque B sur un point sensible et ajoute "Cela n'a pas d'importance, n'en parlons plus". Ces messages incompatibles signalent un moment paradoxal. Et ainsi, dans l'ici et maintenant, un bon moment d'intervention.

Les rites familiaux

Les rites sont fréquemment liés à un mythe familial, c'est par exemple la distribution de cadeaux ou bien le rite des anniversaires, ou encore la fête de famille. Dans le film *Un air de famille*, nous avons la réunion du vendredi soir, l'anniversaire de Yolande. Ces rites sont souvent porteurs d'expressions contradictoires : "Je te fais un cadeau mais je ne te veux pas du bien". Dans le film les protagonistes chantent bon anniversaire alors que Henri est triste.

De même, Yolande pleure en ouvrant ses cadeaux. Et ne parlons pas du choix des cadeaux ! Chien, laisse, collier pour chien !! Et le paradoxe autour du chien n'est pas le moindre. Les membres de la famille peuvent se traiter comme des chiens, mais le chien, lui, a droit à beaucoup de considérations humaines. Paradoxe qui sera levé par Betty lorsqu'elle nomme le fait que Philippe traite sa femme comme un chien puis se reprend en disant qu'elle ne devrait pas dire cela puisque dans cette famille justement, on traite bien les chiens, mieux que les personnes ; Philippe, lui, traite sa femme comme une "sous merde".

Que ce soit en thérapie ou dans la vie courante, voilà où apparaît la fonction du mythe familial : c'est un "contre-paradoxe" au sens où le mythe supporte, et prend en charge les contradictions apparentes de l'ordre logique habituel. En effet, l'organisation adulte consciente s'appuie sur un principe de non contradiction. Lorsque ce principe est mis en défaut, le mythe est un mécanisme de défense. Les rites familiaux en sont un exemple de synthèse créatrice, sécurisante, structurante même. Un exemple concret : le repas de Noël qui réunit les parents et l'adolescent transgressif, rebelle, en butte à ses contradictions internes. L'adolescent déteste les fêtes de famille, il peut faire un éclat et tout envoyer promener ce jour-là (comme dans le film *Little Miss Sunshine*). Dans *Un air de famille*, Betty tient ce rôle. Il n'empêche que la fonction structurante, le message de solidarité familiale sont dits à ces occasions et s'inscrivent chez l'adolescent, qui, des années plus tard, sera éventuellement le fils prodigue. L'importance des rites est à prendre en compte, ils sont porteurs de sens.

Petits paradoxes de la vie quotidienne

Comme le développe Alberto Eiguier dans *L'inconscient de la maison*, le thème de l'ordre et du désordre est traversé de paradoxes : à première vue, l'ordre est le signe d'une bonne organisation de l'esprit ; il est plus agréable de vivre dans une maison rangée, le préjugé est favorable. A l'inverse, le désordre évoque l'entrave, le chaos, la confusion. De façon paradoxale, nous savons bien que le rangement peut devenir maladif ; et que cette maladie est contagieuse. Il y a une compulsion à l'ordre, qui peut être une manie. Ainsi, l'ordre excessif est un exemple de paradoxe, qui se travaille, en thérapie notamment, pour laisser parler d'autres enjeux : la sécurisation, le besoin de contrôle. Le sens de la vie, l'angoisse de mort ne sont pas loin. L'ordre renvoie à la fois à ce qui se voit "J'exhibe mes bibelots" et à ce qui ne se voit pas, l'intime au fond de moi.

Comme le disait de façon provocatrice le réalisateur Michael Haneke, dans une interview à la radio, la photo de vacances est le paradigme de la pensée perverse. Paradoxe ! Pourtant, "ça a l'air gentil" les photos de vacances, se rappeler des bons souvenirs, recréer du lien, c'est bien vertueux. Mais... la photo de vacances tente de faire croire que la réalité est dans la photo et donc dans quelque chose de virtuel, puisque l'instant (fixé dit-on) de la photo n'est plus. Or la réalité était dans l'instant qui appartient au passé, la réalité est éphémère, glissante, dynamique et c'est tout cela qu'essaie de gommer la notion même de photo de vacances, qui devient factice.

D'où une nécessaire réflexion : qu'est-ce que la réalité ? Sujet philosophique sans doute, *existentiel* certainement. Avec les photos de vacances, ne luttons-nous pas contre l'angoisse de mort ? Voilà où nous a entraînés le paradoxe. Encore une fois, *le paradoxe conduit à l'existentiel et à l'essentiel*.

Bibliographie

- Roland BARTHES, 1957, *Mythologies*, Paris, Ed. du Seuil, 2013
Martin BUBER, 1923, *Je et Tu*, Paris, Ed. Aubier, 2012
Elsa DORLIN, 2008, *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF, Coll. Philosophies
Alberto EIGUER, Evelyne GRANJON et Anne LONCAN, 2006, *La part des ancêtres*, Paris, Dunod, Coll. Inconscient et culture

Alberto EIGUER, 2004, *L'inconscient de la maison*, Paris, Dunod, Coll. Psychismes
Jean-Georges LEMAIRE, Annie de BUTLER et al., 1998, *Les mots du couple : psychothérapies psychanalytiques en couple*, Paris, Payot
Albert OGIEN, Sandra LAUGIER, 2011, *Pourquoi désobéir en démocratie ?* Paris, La Découverte, Coll. TAP/philosophie pratique
Robert NEUBURGER, 1995, *Le mythe familial*, Paris, Ed. ESF, Collection Art de la Psychothérapie
Irvin YALOM, 1980, *Thérapie existentielle*, Paris, Galaade Edition, 2008
Irvin YALOM, 2002, *L'art de la thérapie*, Paris, Galaade Editions